

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 131 (1986)
Heft: 6

Artikel: L'Inventeur de la marche en formation de DCA
Autor: Zermatten, Maurice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-344703>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Inventeur de la marche en formation de DCA.

par le colonel EMG Maurice Zermatten

Je n'oserais pas jurer sur les saints Evangiles qu'entre le capitaine Fumaux et son *officier du train*, le premier-lieutenant Léger, l'entente fût celle des doigts d'une main. Ils n'avaient pas choisi de vivre ensemble et dans la mesure du possible s'ignoraient. Le commandant de la compagnie IV/26 disait volontiers que le chef de ses mulets, par sa seule présence, lui donnait de l'urticaire. Réponse du subordonné: — Moi, j'aime bien les mulets mais je déteste les bourriques... Ces aménités faisaient le bonheur de la troupe. — Pendant qu'ils se mangent entre eux, ils nous laissent tranquilles...

Ils étaient bien obligés, pourtant, de se rencontrer face à face, de temps à autre. Le téléphone ne pouvait pas toujours les atteindre, sur les champs de manœuvres. Leurs échanges de paroles, en ces circonstances, étaient laconiques, du genre:

— Premier-lieutenant, soyez prêt à bâter à 1700.

— A vos ordres, Capitaine!

Claquement de talons. Le *mon réglementaire* eût écorché la gorge du chef des mulets.

Dans les temps normaux, ils s'adressaient l'un à l'autre par l'entremise des feuilles de leur bloc-rapport.

Tout s'était encore envenimé à la fin du cours de l'année précédente. Le premier-lieutenant était en âge d'être

proposé pour une école centrale. A-t-on jamais rencontré dans une seule armée du monde un premier-lieutenant qui n'ait pas nourri l'envie de devenir capitaine? Notre chef des mulets de la compagnie IV/26 ne songeait nullement à se singulariser. Mais la proposition n'était pas venue. On est officier ou on ne l'est pas: il s'était tu. Personne n'avait à se plaindre de son travail. Seulement, pour ne pas avoir à rencontrer son commandant, il aurait fait un détour de deux kilomètres. Tant de précautions les arrangeaient l'un et l'autre.

On mesurera dès lors quel fut l'étonnement de l'officier du train de la compagnie IV/26 quand, le vendredi soir du 17 octobre 1938, il reçut l'ordre de se présenter à son commandant et, tout de suite, à son P.C. Premier réflexe: — Qu'est-ce qu'elle me veut, cette vache?... Rien, mais rien ne semblait justifier cet appel. Enfin, le service est le service. Il vérifia sa tenue.

— Voilà, je dois rentrer chez moi pour une raison que je n'ai pas à vous donner. J'ai préparé pour vous des ordres écrits mais comme ils sont importants, je veux, avant de partir, m'assurer que vous les avez bien compris...

Il lui tendit une enveloppe.

— Lisez. Prenez votre temps. Je serai de retour dans dix minutes.

Le premier-lieutenant lut puis

s'abandonna à ses réflexions. — Cela est probablement un piège, se disait-il. Même, sûrement un piège. Mais je ne peux pas refuser. Au surplus, il me gâche mon dimanche, mais je ne peux pas non plus refuser... Il relut: «Le train de la compagnie sera à ma disposition, lundi 20.10. au point 742 (suivaient des coordonnées) à 0700, toutes pièces sur bât et prêt à faire mouvement. Vous procéderez, les 18. et 19.10. à toutes les inspections nécessaires. Vous quitterez le stationnement actuel par *Alarme* et laisserez les cantonnements en ordre.» L'ordre, bien entendu, était signé.

Quand le capitaine fut de retour:

- Des questions?
- Non, Capitaine.
- Vous pouvez disposer.

Claquements de talons.

Dès qu'il fut à l'air libre: — Je te jure que c'est un piège. Mais des questions?... J'ai bien fait de ne pas lui en poser. Toutes les inspections nécessaires! C'est d'un vague... Ils les auront, leurs inspections. Les trois aiguilles et les boutons, les clous des chaussures et la graisse à fusil... Et les fusils et les baïonnettes. Et les bâts, les colliers, les sabots, les fers. Bon Dieu! Tu crois que tu m'auras? Tu ne m'auras pas, avec tes inspections.

Puis, il lui vint une autre idée, moins rageuse: — Il regrette peut-être de ne pas m'avoir *proposé*, l'an dernier. Une pointe de remords... Mieux encore: une intervention du major?... Il m'aime bien, le major. Ou, même, une instigation venant de plus haut. Le

commandant de régiment a besoin d'un capitaine pour commander sa colonne de train... Le premier-lieutenant Léger naviguait entre deux eaux: laquelle était la bonne? Ce qui lui paraissait clair, de toute manière, c'est qu'il n'allait pas chômer, ce samedi et ce dimanche. La vache!... Mais sa voix était moins vengeresse.

Maintenant, le capitaine devait être parti et le chef du train de la compagnie IV/26 se sentit vraiment chef d'armée. — Des inspections, je vais leur en foutre, des inspections! Lundi, à ce point 742, à 0700, je vous jure que mes bourrins auront le poil luisant et le sabot propre en ordre comme s'ils sortaient de chez la manucure. Après tout, il ne sera probablement pas seul, le nôtre, à ce point 742. Une inspection de bataillon, de régiment? Allez savoir. Il ne m'en a pas soufflé mot.

Le point 742, dans sa pensée, devenait un Sinaï, le lieu où le dieu se manifesterait.

– Bien sûr que j'y serai, à 0700, à votre point 742. Avec un train de compagnie propre comme pour une première communion...

*

* *

Ben, oui, il faut ce qu'il faut, quoi! Le samedi et le dimanche, le premier-lieutenant Léger, chef du train de la compagnie IV/26, ne chôma pas. Il était maintenant persuadé que son avenir allait dépendre du point 742. Dans les écuries, on brossa, on lava et relava, on astiqua, on replanta des fers

dans des sabots reluisants de graisse. En plein air, havresacs béants, on exhiba chaussettes et chemises, souliers de sortie, pantalons nets, sachets de propreté irréprochables. — Je parie tout ce qu'on voudra : s'il cherche à me coincer, le bourrique, il ne trouvera rien.

Longtemps, il se pencha, le premier-lieutenant Léger, sur sa carte au 1:25 000, étudiant les accès du point 742. Plus il étudiait, plus il lui venait des doutes. Un véritable chemin grimpaît sur la colline, presque en ligne droite. Trop facile, vraiment. Là était peut-être le piège. Depuis le relèvement de la situation topographique, des modifications de terrain avaient pu intervenir. Ou, simplement, cette large voie d'accès pouvait être barrée pour des raisons inconnues. La voilà bien la ruse du méchant : — Je pars à trois heures ; je marche pendant une heure ; je me casse le nez contre un obstacle ; je dois redescendre, chercher un autre itinéraire et j'arrive en retard... Non, tu ne m'auras pas, vieux singe...

Il fit seller son cheval et partit en reconnaissance.

Vous me croirez si vous voulez : il n'y avait pas le moindre obstacle sur le chemin du point 742.

Pas inutile, néanmoins, cette démarche : elle le confirma dans la décision qu'il avait prise d'alarmer son train à trois heures. Pas plus tôt, non. On lui reprocherait de voler à sa troupe une part légitime de son sommeil. Pas plus tard, non plus. Tous comptes faits et refaits, il s'accordait une marge con-

fortable de quarante-cinq minutes. Il venait ainsi de vérifier la justesse des calculs établis sur les données de la carte. Et se sentait confiant, serein.

Ainsi arriva-t-il au soir du dimanche. Toutes les mesures étaient prises en vue d'une alarme rapide, efficace. Les charges prêtes, les abords des catonnements balayés. Le reste suivrait à l'aube.

Le premier-lieutenant Léger relit une dernière fois les ordres qu'il a reçus. Il n'a pas négligé le trait rouge qui souligne le mot : *Alarme*... Il a même consulté son petit livre à couverture grise : *Service en campagne*. — S'il croit me faire trébucher, il se trompe. Le secret, oui, j'ai gardé le secret. Personne ne se doute de rien. J'ai seulement justifié mes inspections en disant que la rumeur du passage du divisionnaire rôdait dans l'air, pour lundi... Qui pourrait me le reprocher ? Ce sont des bruits qui courent, presque tous les jours.

C'est dans ces bonnes dispositions qu'après avoir fait un dernier tour d'écuries, il se coucha.

A la vérité, il était assez content de lui. Il n'arrivait pas à déceler la moindre fissure dans les dispositions qu'il avait prises. Le réveille-matin sonnerait à deux heures quarante-cinq. Lui-même, un quart d'heure plus tard, pousserait dans les écuries le cri *Alarme* ! A pleins poumons. — Maintenant, tu vas dormir.

Il fermait les yeux : un nid de guêpes tourbillonnaient autour de son visage. Dix, cent mauvaises pensées lui ve-

naient qu'il chassait en vain. — Mais non, trois heures, c'est bien assez tôt... Mais non, je ne resterai pas endormi... Là, il ralluma pourtant la lumière, vérifia le fonctionnement de son réveil-matin... Tout allait à merveille. — Fichez-moi la paix! Laissez-moi dormir! Demain, j'aurai besoin de disposer de toute ma tête... En vain.

Il entend sonner neuf heures, puis dix, puis onze... Les guêpes sont enragées. — Je vous dis que le chocolat sera prêt, que les mitrailleuses sont prêtes à la charge, que... Il avait réponse à tout.

Il n'entendit pas sonner minuit. Il avait fini par couler à pic dans des profondeurs abyssales.

Et le malheur voulut qu'il n'entendit pas non plus sonner le carillon de son réveil-matin, à deux heures quarante-cinq. Plus tard, il dira: — Même si j'avais été couché juste sous la plus grosse cloche de l'église, je crois que je ne l'aurais pas entendue...

Bref, il fallut toute l'énergie d'Antoine, l'ordonnance du chef de train de la compagnie IV/26, pour tirer le dormeur d'un sommeil solide comme du béton.

Le premier-lieutenant Léger se vit enfin lui-même, en pyjama, debout au pied de son lit. Il vit aussi le visage de l'ordonnance; il souriait.

Et se justifiait: — J'avais bien vu, mon premier-lieutenant, quand je suis venu rapporter vos chaussures que vous aviez mis le réveil-matin avant trois heures. J'ai pourtant laissé passer encore pas mal de temps. Puis, je suis

venu... J'ai bien cru que j'arriverais jamais à vous réveiller...

C'était la catastrophe, l'événement imprévu qui déglingue les rouages de l'Histoire. La mauvaise lecture de carte à Waterloo...

Le premier-lieutenant Léger ne prit même pas le temps de jurer. Il était quatre heures sur les cadrans de la lune. Se ruant en pyjama dans les écuries, il hurla, de toute la force de ses poumons:

— Alarme! Alarme! Alarme!...

Puis, comme les hommes se frottaient les yeux:

— Est-ce que vous avez compris?...

Et il criait de nouveau: *Alarme!*

Les ordonnances rameutèrent l'officier de nuit, le sergent-major, le fourrier, les chefs de groupe qui dormaient à droite et à gauche. Les données d'ordre, hachées, impératives, créèrent cet état de tension insupportable qui règne avant le déclenchement des grandes batailles.

Le chef est pourtant allé se rhabiller. Son regard ne quitte plus le cadran de la montre. — Plus vite, bon Dieu! Vous dormez tous? Tas d'endormis! Il secoue les mal-éveillés par les épaules. Il éperonne l'ardeur du sergent-major, bouscule le fourrier. — Je m'en fous de votre chocolat... Les mêmes mots revenaient sans cesse: Point 742, 0700...

Soudain, un trait de lumière traversa son esprit:

— Eh là, caporal Rémondeulaz, vous êtes prêt?

— Oui, mon premier-lieutenant...

Le chef fit le tour des deux mulets, des trois hommes, examina les sangles, à l'aide de sa lampe de poche, vérifia la mentonnière.

— Venez ici!

La carte est ouverte sur une planche. Le pinceau de la lumière éclaire le point 742.

— Vous voyez, Caporal, ce point 742. Vous voyez le chemin qui y conduit?

Le premier-lieutenant Léger suit l'itinéraire de la pointe de son crayon.

— Je vois.

— Vous allez tout droit, regardez, jusqu'à cette corne de bois. De là, droit devant vous, ventre à terre. Départ!

Le caporal Rémondeulaz fonce dans la nuit, droit devant lui.

Une deuxième équipe, une troisième équipe... Elles s'en vont dès qu'elles sont prêtes, inspectées, renseignées.

Puis, à son lieutenant:

— Vous avez vu, dès qu'un groupe est prêt, vous vérifiez, inspectez, renseignez, et hop! Vers le point 742!

— A vos ordres, mon Premier-lieutenant.

Et le premier-lieutenant Léger sauta sur son cheval, fonça à son tour, dépassant le dernier groupe, puis celui qui le précédait, puis enfin le premier, sur le chemin du 742. Il ne cessait de consulter sa montre et, peu à peu, quelque peu se rassérénait.

Quant il arriva au point 742, il remarqua d'abord que le jour commençait à se mêler à la nuit, ce qui lui permit de voir que d'autres troupes occupaient déjà la colline. Il demeura

d'abord à l'ombre d'un dernier arbre, attendit son premier groupe. Il allait être six heures.

Par d'autres chemins, il crut distinguer l'arrivée constante de troupes nouvelles. Une manœuvre importante devait se préparer dans la clairière.

A six heures quinze précises, son premier groupe se dessina dans la pénombre. Le précédant, il le conduisit aussi haut qu'il put sur la droite de la colline, laissant à sa gauche un groupe sombre où il crut cependant reconnaître des casquettes d'officiers.

Trois minutes plus tard, arriva le deuxième groupe. Le chef du train de la compagnie IV/26 procéda de la même façon, alignant les bêtes, la tête tournée vers la gauche où l'on voyait maintenant se préciser le dessin des casquettes. Tandis qu'il mettait en place son troisième puis son quatrième groupe, le premier-lieutenant Léger reconnut peu à peu son commandant de régiment, son commandant de bataillon et son commandant de compagnie... La vache! Il était là! Il n'avait même pas fait un pas pour venir à la rencontre de ses trains.

Et puis, voici le cinquième groupe, et le sixième. Il est maintenant sept heures moins le quart: les deux derniers arriveront, n'arriveront pas?...

Ils arrivèrent. A sept heures moins une, le premier-lieutenant Léger, officier du train de la compagnie IV/26, s'avança jusqu'à la hauteur de son capitaine. Sur lui, tous les regards des officiers supérieurs demeurèrent bra-

qués, tandis que, tendu, il portait la main à la visière de son casque :

– Capitaine, je vous annonce le train de votre compagnie...

Le capitaine se tourna vers le commandant du bataillon, qui se tourna, l'instant d'après, vers le commandant du régiment et finalement le « repos » retomba jusqu'au premier-lieutenant.

Mais avant qu'il se détachât du groupe impressionnant que formaient les officiers de l'état-major régimentaire, le premier-lieutenant Léger eut le temps de voir le colonel s'avancer vers le capitaine Fumaux, puis se retourner vers le groupe attentif. Oui, le premier-lieutenant Léger eut le temps d'entendre :

– Messieurs, avec l'arrivée du train

de la compagnie IV/26, vous avez pu voir ce que, dorénavant, je voudrais voir dans toutes les unités du régiment lors de nos exercices de mobilité. Aujourd'hui, aucune formation ne doit plus faire le moindre mouvement sans se préoccuper de ce qui se passe au-dessus d'elle. La marche en DCA est dorénavant de rigueur. Je félicite le capitaine Fumaux d'être le premier à l'avoir compris...

– Bon Dieu! le capitaine Fumaux, le capitaine Fumaux...

Le premier-lieutenant Léger, si la chose avait été possible, se serait administré des coups de pied au derrière.

Et le capitaine Fumaux fut *prévu pour l'avancement*.

M. Z.

Le présent récit a été rédigé en parallèle à « L'Epée au Bois dormant », recueil de souvenirs militaires de l'auteur paru récemment aux Editions du Tamaris, rue de Lombardie 4, 1950 Sion.